

Amis rendit visite à Vera Nabokov pour le compte d'un grand journal, ils s'installèrent dans le salon à colonnes du Palace de Montreux. Très vite, l'interview se métamorphosa en conversation. Mais le visiteur sentait bien que son hôtesse était de plus en plus mal à l'aise. Comme toujours en de telles circonstances, elle guettait l'instant fatal où il lui demanderait : « Avez-vous jamais rencontré la vraie Lolita ? » C'est cette question qui eût été obscène.

Madeleine Chapsal vient de publier son sixième livre de l'année. Pour être inquiétant, ce n'est pas grave, rassurons-nous. Il s'intitule *Ils l'ont tuée* (Stock). Sur la couverture, un portrait évoque cette princesse de Galles dont la vie fut transformée en destin après que les médias eurent fait d'un accident du travail une tragédie shakespearienne. Révétons le lourd secret annoncé dans le titre : le « ils » en question désigne les hommes, tout bêtement, encore fallait-il y penser. Dans un style à déshonorer la presse à scandale, l'auteur tente de nous apitoyer sur le sort de sœur Diana-de-la-Charité. Ses lamentations, ruisselant de guimauve et de patchouli, feraient fuir les plus dévotes fleuristes de Notre-Dame-du-Pont-de-l'Alma. Mais soudain, le contexte rend toutes ces niaiseries insupportables. On se frotte les yeux en lisant que Baudelaire a « pressenti avec son génie la recette du succès » au motif qu'il a mis son cœur à nu comme Diana ! On conserve pour une future Anthologie du troisième degré ses vulgarités les plus inconsciemment cocasses : « Qu'elle s'envoie en l'air, passe encore, la famille royale n'en est pas à un coup près, mais que cela respire... » On se demande jusqu'où ira la « paparazza » des lettres françaises puisqu'elle n'hésite pas à brocarder Barbara Cartland dont les romans sont « à certains égards peut-être plus dangereux que les livres érotiques, tant leur lecture éloigne de la réalité ». A l'issue de cette épreuve, on se demande à quelle nécessité peut répondre un tel livre. Quand on publie déjà à la cadence d'un feuilletoniste, ce ne peut être la volonté d'occuper le terrain. Ni le désir de notoriété. Ni le trivial impérial du tiers provisionnel. A ce niveau-là, on se dit que ce ne peut être que quelque chose de terrible, enfoui dans les ténèbres intérieures d'un auteur

qui a dû connaître de graves problèmes personnels à l'issue d'une longue traversée du désert. C'en est presque pathétique. On serait prêt à compatir. Et tout s'écroule quand on apprend, page 122, qu'il ne s'agissait que de répondre à une commande de son éditeur. C'est cela qui est obscène.

Dans son dernier livre intitulé *Comédie* (Grasset), Bernard-Henri Lévy se penche sur son propre cas. La posture n'est pas inédite. Ce qui l'est un peu plus, c'est la triste vision du monde qui s'en dégage. Tout n'y est que cynisme et préméditation. Revenant sur l'échec cuisant rencontré par son film, il établit un parallèle entre la manière dont il a exposé sa propre femme Arielle Dombasle au regard des spectateurs et la façon dont Arthur Miller a exposé la sienne, Marilyn Monroe... Après quoi, il soupçonne Marguerite Duras de n'avoir appartenu au réseau de résistance de la rue Saint-Benoît que par roublardise, calcul et intérêt personnel afin d'en tirer bien plus tard des dividendes dans l'organisation de sa carrière littéraire... Enfin, il tourne en dérision Modiano, Le Clézio et Debray dont l'élocution heurtée, hésitante sinon bégayante n'est, selon lui, qu'une vile combinaison destinée à leur attirer la compassion des lectrices... C'est tout cela qui est obscène.

En préparant ce numéro de *Lire*, quand il s'est agi d'illustrer l'extrait de *Lolita* publié page 108, notre directrice artistique Anne Bontron s'est aussitôt plongée dans l'œuvre de Balthus. La réaction était naturelle eu égard à la proximité entre l'imaginaire de ces deux grands créateurs, même si les portraits de Balthus sont dépourvus de l'ironie et de la dérision si caractéristiques du grand art de Nabokov. A la jeunesse de leurs modèles et héroïnes aussi, bien que les rapports de force qui lient Humbert Humbert à Lolita soient absents de l'œuvre du peintre. Quand le choix fut arrêté sur un *Nu au foulard*, l'autorisation de la reproduire fut sollicitée auprès de l'artiste. Il nous fit savoir qu'il donnait son accord sans hésitation, mais lorsqu'il apprit que son œuvre serait associée à *Lolita*, il exprima son refus. Lequel nous paraît en l'espèce quelque peu obscène.

■ Et c'est ainsi que Rushdie est grand.